

Trois-rivières

Alain Gamelin

Number 35, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gamelin, A. (1987). Trois-rivières. *Continuité*, (35), 13–16.

TROIS-RIVIÈRES

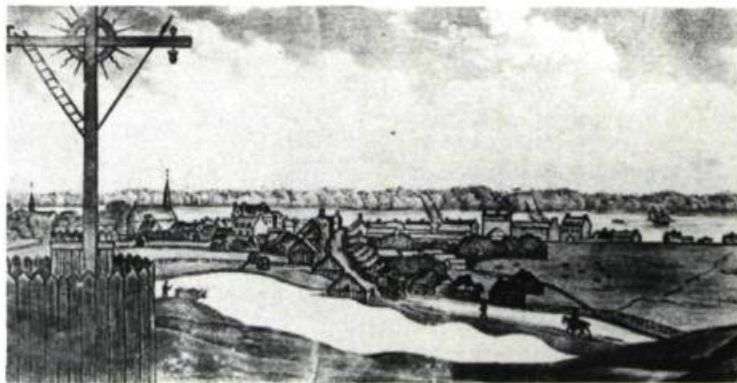
Ville de passage, ville industrielle, mais aussi l'un des plus anciens centres urbains du Canada après la ville de Québec, Trois-Rivières mérite qu'on s'y arrête enfin.

Située à mi-chemin entre Québec et Montréal, Trois-Rivières a trop souvent été perçue comme une ville de passage, un simple relais entre deux destinations. Bien sûr, certaines journées d'été particulièrement humides, des fragrances locales (héritage du titre de capitale mondiale du papier) viennent chatouiller l'appendice nasal du voyageur non initié. Bien sûr, la ville a connu, comme beaucoup de villes nord-américaines, des transformations anarchiques qui furent sans pitié pour le patrimoine historique et architectural. Bien sûr, la ville traîne une réputation de centre industriel sous-équipé culturellement. Mais est-ce suffisant pour jeter l'anathème sur l'un des plus anciens centres urbains du Canada après la ville de Québec? La nouvelle génération de touristes plus curieux sait faire fi de ces préjugés de moins en moins vrais.

LE PETIT BOURG TRIFLUVIEN

Trois-Rivières a été ainsi désignée à cause de la présence à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice de deux îles, Saint-Quentin et de la Potherie, qui donnèrent l'impression aux premiers explorateurs d'être en présence de trois rivières distinctes.

C'est le Sieur Laviolette qui fait construire en 1634, la première «habitation fortifiée». Le fort de pieux est situé sur un petit promontoire de sable, nommé le Platon, qui surplombe le fleuve d'environ 45 mètres. C'est à une centaine de mètres au nord-est de ce site que les autorités décident, en 1649, deux ans après la distribution systématique d'emplacements à Québec, d'aménager en damier une cinquantaine de lots traversés par une série de rues: Notre-Dame (aujourd'hui des Ursulines), Saint-Louis, Saint-Pierre et Saint-Joseph (aujourd'hui



Trois-Rivières, 1808. Aquarelle de John Lambert. À cette époque, la ville ne comptait environ que 250 maisons. Du haut du coteau Saint-Louis, l'artiste la comparait à un petit village de la campagne anglaise. (photo: archives du Séminaire Saint-Joseph)

sur le commerce des fourrures, décline graduellement avec l'extension vers l'ouest de la traite et la création du poste de Montréal. En 1760, au lendemain de la conquête anglaise, la bourgade compte moins de 600 habitants regroupés dans une centaine de maisons, majoritairement en bois, réparties entre la haute ville (arrondissement historique) et la basse ville (zone du centre-ville). C'est surtout comme centre administratif régional que Trois-Rivières réussit à se distinguer des villages environnants qui, parfois, abritent des populations plus nombreuses.

Aujourd'hui encore, ce sont les résidences des représentants du gouvernement ou des militaires de passage (même à cette époque) qui font l'orgueil du vieux Trois-Rivières. Le ministère des Affaires culturelles a déclaré cette zone arrondissement historique en 1964. Plusieurs bâtiments ont été restaurés (manoir Niverville, manoir de Tonnancour, église St.-James, etc.) et depuis quelques années, des efforts louables sont consentis pour améliorer l'environnement. Récemment, les autorités municipales ont aménagé, face au couvent des Ursulines, un magnifique parc qui donne aux citoyens une fenêtre sur le fleuve. À proximité de l'arrondissement, le gouvernement fédéral termine l'aménagement de la Terrasse Turcotte, en chantier depuis près de

cinq ans, qui malgré un concept imprécis et maintes fois transformé, réussira, espère-t-on, à revitaliser cette partie de la ville.

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE

C'est au cours des premières décennies du XIX^e siècle que le gouvernement et les entrepreneurs forestiers commencent à s'intéresser au potentiel des forêts de la Mauricie. Les caprices de la rivière Saint-Maurice, les nombreuses chutes et rapides dangereux, en retardent toutefois l'exploitation au profit de la rivière Batiscan et de la rivière du Loup. De plus, à cette époque, les propriétaires des Forges du Saint-Maurice monopolisent une grande partie des terres environnantes. Vers 1850, le gouvernement annonce qu'il va réaliser les travaux nécessaires, construction de glissoires et d'estacades, qui permettront le flottage des billes de bois en toute sécurité jusqu'à Trois-Rivières. Dès 1852, une compagnie américaine, la *Norcross & Philipps*, aménage à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice une scierie qui emploie rapidement plus de 200 travailleurs. En 1867, Georges Baptist

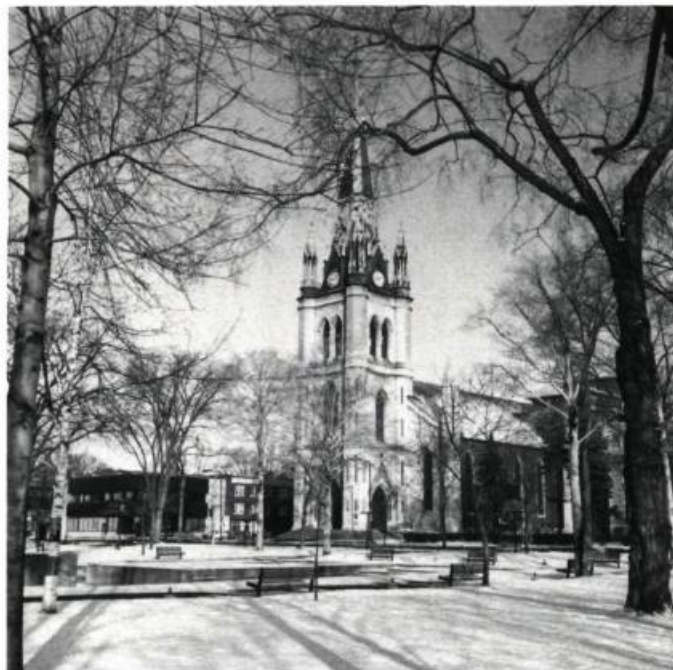


Trois-Rivières vers 1900. Partie ouest de la ville, sur les terrains de la commune. On remarque le grand nombre de maisons coiffées de toit en pignon et de toit mansardé. (photo: archives du Séminaire Saint-Joseph)

d'hui Saint-François-Xavier) dont les tracés n'ont guère changé depuis. Très prospère durant les premières décennies, l'économie de la ville, essentiellement basée

construit également un important moulin à scie sur l'île de la Potherie. Plusieurs autres entrepreneurs suivront son exemple. Cette ère nouvelle suscite un accroissement considérable de la population. Le nombre d'habitants passe de 4 936 en 1851 à 8 670 en 1881. Les activités liées à l'exploitation forestière (scieries, coupe et flottage du bois, usines de transformation) occupent près des trois quarts de la population active de la ville. Cet afflux de travailleurs nécessite l'aménagement de nouveaux quartiers d'abord à l'ouest, dans les basses terres de la commune, qui appartiennent à la ville depuis 1850, et au nord jusqu'au pied du coteau Saint-Louis.

Comme toujours depuis la fondation de la ville, le bois reste encore le matériau privilégié pour solutionner la pénurie de logement. L'étude des recensements nous révèle qu'en 1861, environ 77% des 836 maisons de Trois-Rivières sont de bois et 85% d'entre elles n'ont qu'un étage. Trente ans plus tard, la situation n'a guère changé mais, constatation étonnante, la grande majorité des maisons sont inscrites comme ayant deux étages. Ce phénomène ne correspond toutefois pas à un bouleversement des conceptions architecturales entre 1860 et 1890. Les nouveaux arrivants qui s'installent à Trois-Rivières durant cette période proviennent, pour la plupart, de milieux ruraux. Une fois installés, ceux-ci cherchent bien souvent à reconstituer le type d'habitat qui leur est familier et qui correspond sans doute à leur situation financière. Ils bâtissent donc de petites maisons d'architecture traditionnelle d'un étage, lambrissées de bois et coiffées d'un toit à pignon sans lucarne (les combles n'étant pas occupés, on déclare la maison comme ayant un seul étage). Par la suite, avec la vogue des résidences au toit mansardé, très répandues dans tout le Québec durant les dernières décennies du XIX^e siècle, plusieurs perceront le toit de leur maison d'une ou deux lucarnes. Ce phénomène explique sans doute l'accroissement



Oeuvre de l'architecte Victor Bourgeau, la cathédrale, d'inspiration néo-gothique, est édifiée de 1854 à 1856. (photo: A. Rinfret, 1986)

des résidences à «deux étages». La construction d'un grand nombre de ces maisons fait sans doute de Trois-Rivières l'une des rares villes où l'expansion urbaine de la seconde partie du XIX^e siècle est surtout marquée par le foisonnement d'une architecture domestique d'inspiration rurale.

La ville compte encore plusieurs de ces modestes maisons qui bordent surtout les rues Saint-Denis, Saint-Olivier et Sainte-Geneviève. Malheureusement, depuis les années cinquante, les nombreux programmes de rénovation urbaine (Loginove, Parel, Equerre, Parcq, etc.) les ont complètement banalisées et il est encore difficile de convaincre les autorités que les quelques exemples qui restent constituent une richesse importante pour le patrimoine de la ville. À Trois-Rivières, on ne retrouve plus guère d'exemples vraiment représentatifs du type d'habitat occupé par la grande majorité de la population du XIX^e siècle.

LE CENTRE-VILLE

Le recensement de 1891 nous indique également une nouvelle réalité. Il s'est ajouté, durant les trente années précédentes, 139 maisons de trois ou quatre étages, c'est-à-dire trois fois plus qu'en 1860. Ces nouveaux bâtiments, la plupart en pierres ou en briques, se trouvent surtout au centre-ville qui, durant cette période, prend un essor considérable. La bourgeoisie d'affaires, l'élite politique et les diverses institutions publiques tien-

nent à se doter de résidences, de places d'affaires, de commerces et d'édifices administratifs qui symbolisent mieux cette nouvelle prospérité économique. La bourgeoisie, d'abord anglophone, puis, de plus en plus francophone, construit à proximité du parc Champlain aménagé au début des années 1870, quelques luxueuses résidences dont plusieurs exemples intéressants bordent les rues Niverville, Radisson et Bonaventure. La municipalité se dote également d'un nouveau marché en 1867 (style Second Empire) et d'un premier hôtel de ville en 1872 (style Second Empire, architectes Bourgeau et Leprohon). Les gouvernements édifient bureau de poste et palais de justice tandis que les autorités religieuses terminent en 1858 la cathédrale (néo-gothique, oeuvre de Victor Bourgeau) et le nouveau siège épiscopal (1879, Second Empire, architecte R. Caisse). À cette époque, Trois-Rivières ne compte aucun bureau d'architectes (les premiers architectes autochtones se manifestent au début du XX^e siècle). La plupart des édifices sont l'oeuvre de quelques professionnels, surtout de Montréal, qui, à ce moment, sont influencés par la vogue de style Second Empire. Pourtant, mises à part les photographies anciennes, peu de choses attestent le fait. Là encore, le temps a fait son oeuvre et il ne reste guère que l'évêché et quelques résidences bourgeoises du centre-ville pour témoigner de la popularité du style.

L'INCENDIE DE 1908

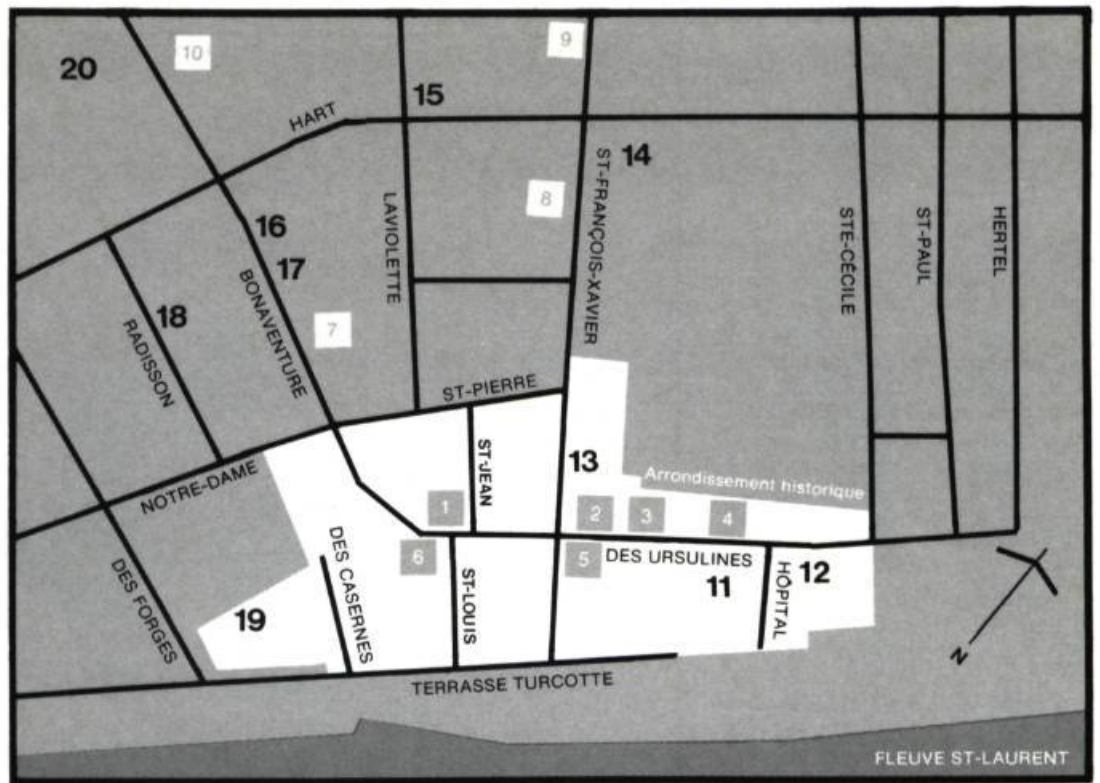
Un incendie particulièrement violent a largement contribué à faire disparaître du paysage architectural trifluvien plusieurs édifices du XIX^e siècle. Le 22 juin 1908, le feu dévore, pendant trois jours, plus de 200 maisons et magasins situés dans un périmètre d'un kilomètre carré délimité par le fleuve au sud et par les rues Saint-Georges à l'ouest, Bonaventure à l'est et Champlain au nord. L'ampleur du désastre nécessite une intervention rapide du gouvernement. Une aide financière de près d'un demi-million de dollars est accordée pour l'élargissement de certaines rues et la reconstruction des bâtiments. Trois ans à peine après l'incendie, le centre-ville a retrouvé son animation d'antan. Le laps de temps relativement court a aussi permis aux architectes embauchés (principalement deux ou trois firmes de l'extérieur de Trois-Rivières) de donner au secteur une uniformité architecturale intéressante. L'éclectisme victorien étant à l'honneur en ce début du XX^e siècle, on retrouve dans plusieurs rues (surtout des Forges et Notre-Dame) des rangées continues de bâtiments de briques de trois ou quatre étages, coiffés d'un toit plat, agréablement décorés de linteaux de fenêtres, de corniches et d'encadrements caractéristiques au style.

Longtemps négligé au profit des centres commerciaux de la périphérie, le centre-ville que les Trifluviens redécouvrent au début des années quatre-vingt est plutôt amoiché. Les incendies opportuns, les démolitions hâtives et l'état d'abandon systématique l'ont complètement défiguré. Il restait tout de même un certain potentiel à exploiter. La firme d'urbanisme BGH Planning de Montréal a confirmé la valeur patrimoniale du centre-ville et le programme de subvention gouvernemental Revi-centre a permis de restaurer la façade d'une trentaine d'édifices pour un investissement global de près d'un million de dollars. Il reste encore beaucoup à faire et la plus grande menace provient souvent des

GUIDE PRATIQUE

À voir à Trois-Rivières

1. Manoir de Tonnancour (1723). 864, rue des Ursulines. Reconstitué en 1784 après un incendie. Restauré en 1976; abrite aujourd'hui la Galerie d'Art du Parc.
2. Maison de Gannes (1756). 834, rue des Ursulines. L'un des rares vestiges de l'architecture d'inspiration française. Classée monument historique en 1961.
3. Maison Hertel de la Fresnière (1824-1829). 802, rue des Ursulines. Classée monument historique en 1961, transformée en maison des vins en 1981.
4. Monastère des Ursulines. 784, rue des Ursulines. Incendié en 1752 et en 1806. Reconstitué sur une partie des ruines: le vieux pensionnat (1835), l'externat (1873), le nouveau pensionnat (1885), les dortoirs (1907), l'école Normale (1908) et le collège Marie-de-l'Incarnation (1960). Abrite le Musée des Ursulines.
5. Église St.-James (milieu du XVIII^e siècle). 811, rue des Ursulines. Complètement rénovée en 1823. En 1917, les architectes montréalais Nobbs et Hyde refont la décoration intérieure.
6. Place d'armes. Face au manoir de Tonnancour, ce petit parc constitue la plus ancienne place publique de la ville. Dès 1722, on y tenait le marché.
7. Manoir Boucher de Niverville (vers 1730). 168, Bonaventure. La charpente est unique au Québec et représente l'une des plus anciennes que l'on connaisse. Classé en 1960 et restauré en 1972, le manoir est la propriété de la Ville de Trois-Rivières et est occupé par la Chambre de commerce.
8. Prison de Trois-Rivières (1816-1822). Angle des rues Hart et Saint-François-Xavier. Oeuvre de l'architecte François Baillaigé. Classé en 1978, l'édifice est désaffecté depuis quelques mois. Plusieurs espèrent y implanter le futur Musée de la tradition et de l'évolution.



9. Cimetière St.-James (1808). Rue Saint-François-Xavier. L'un des plus anciens du Canada. Restauré au début des années 1980.
10. Cathédrale et évêché de Trois-Rivières (1854-1858). Rue Bonaventure. Oeuvre de l'architecte Victor Bourgeau, d'inspiration néo-gothique. Troisième étage de la tour et du clocher: 1881. Décoration intérieure: 1890. Chapelles latérales: 1904. Magnifiques verrières (1935) de Guido Ninchiri. L'évêché de style Second Empire, est réalisé en 1879 par l'architecte R. Caisse.
11. Les jardins des Ursulines. Rue des Ursulines.
12. Maison Ritchie (1917). Rue des Ursulines.
13. Restaurant le Saint-François. 142, Saint-François-Xavier. Au moment de sa restauration en 1983, les propriétaires trouvent dans l'âtre du foyer une plaque de fonte des Forges du Saint-Maurice datée de 1757.
14. La maison Fugère. 380, Saint-François-Xavier. Belle maison d'inspiration française.
15. Palais de justice (1823). 250, rue Laviolette. Agrandi en 1873 et restauré en 1912. Ajout de deux annexes en 1938 et réfection de la façade.
16. Église méthodiste Wesleyenne (1823). 302, Bonaventure. Aujourd'hui occupée par un commerce. Au sud de l'église on trouve la résidence trifluvienne de Maurice Duplessis.
17. Maison du Dr Conrad Godin (fin du XIX^e siècle). 190, Bonaventure. Bel exemple du type de résidence bourgeoise, de style Second Empire.
18. Restaurant le Bourguignon. 172, Radisson.
19. Bureau de poste (1918). Rue des Casernes. Agrandi durant les années 1930.
20. Parc Champlain (1869). Ancien jardin de la résidence de la famille Hart. Au XIX^e siècle, les rues qui entourent le site accueillent les plus belles résidences de la ville. Plusieurs sont démolies pour faire place à l'hôtel de ville (1967) et à des tours de bureaux, rue Royale.

N'apparaissent pas sur la carte

Les bâtiments de ferme de la collection Robert-Lionel Séguin, campus de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Musée d'archéologie, Université du Québec à Trois-Rivières. Forges du Saint-Maurice, Parcs Canada. Musée Pierre-Boucher, Séminaire Saint-Joseph, rue Laviolette.

Où s'arrêter

Restaurant le Saint-François (maison du XVIII^e siècle). 142, rue Saint-François-Xavier.
Le Bourguignon. 172, rue Radisson.
Le manoir du Spaghetti. 1147, rue Hart.
L'Auberge des gouverneurs. 975, rue Hart.

Pour en savoir plus

Société de conservation et d'animation du patrimoine, C.P. 1391, Trois-Rivières, G9A 5L2. (819) 378-1088.

Conseil régional de la culture. 643, rue des Ursulines, Trois-Rivières, G9A 5B3. (819) 374-3242.

Chambre de commerce de Trois-Rivières. 168, Bonaventure. (819) 375-9628.

Association Touristique du Coeur du Québec. 197, Bonaventure. (818) 375-1222.

À lire

Gamelin, Alain, René Hardy et al. **Trois-Rivières illustrée**. Trois-Rivières, Corporation des Fêtes du 350^e anniversaire, 1984. 228p.

Gauthier, Raymonde. **Trois-Rivières disparue, ou presque**. Montréal, Editeur du Québec, Fides, 1978. 189p.

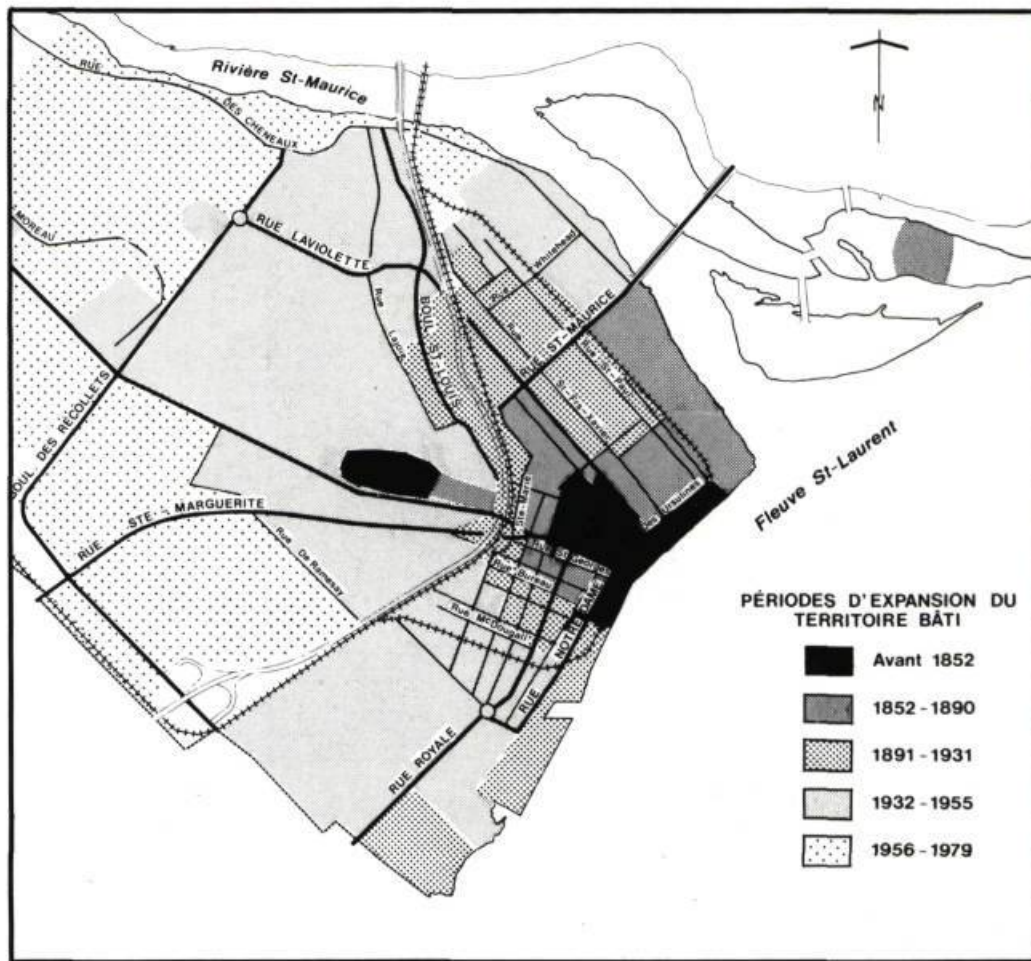
Hardy, René et Normand Séguin. **Forêt et société en Mauricie. La formation de la région de Trois-Rivières 1830-1930**. Montréal, Boréal Express/Musée national de l'Homme, 1984. 222p.

Trois-Rivières: des témoins de son évolution. Circuit patrimonial. Guide à l'usage du promeneur. Ville de Trois-Rivières, 1984. 39p.

► nouvelles constructions qui ne respectent que rarement l'environnement architectural du centre-ville¹. Le meilleur exemple est sans doute le projet de tours de bureaux et de copropriétés de luxe que la compagnie Courbec désire bâtir au coin des rues du Fleuve et des Forges, un emplacement stratégique pour la mise en valeur de ce secteur.

UNE VILLE INDUSTRIELLE

Au début du XX^e siècle, nouvelle poussée démographique qui, une fois encore, repousse les frontières du cadre bâti de la ville. En moins de quinze ans, la ville se dote d'une infrastructure industrielle qui marquera son développement économique pour plus d'un demi-siècle. À la fondation de la *Wabasso Cotton Co.* par C.R. Whitehead en 1907, s'ajoutent la reconstruction de la *Canon* en 1909, la *Wayagamack Pulp and Paper* (1911) (aujourd'hui



Rue Sainte-Cécile, vers 1950. La solution adoptée par les promoteurs immobiliers pour loger les milliers de travailleurs qui convergent vers Trois-Rivières pendant les années vingt. (photo: archives du Séminaire Saint-Joseph)

Consolidated Bathurst, la *Canadian International Paper* (1922) et la *St. Lawrence Pulp and Paper* (1923) (aujourd'hui la *Kruger*). La population fait un bond prodigieux de moins de 10 000 habitants en 1901 à plus de 35 000 en 1931. Il faut rapidement loger ces nouveaux arrivants. La solution première sera la construction dans le quartier Saint-Philippe, d'un grand nombre de petites maisons carrées à deux étages en

forme de boîte (style *boom town*) coiffées d'un toit en appentis. La forte concentration de ce type d'habitation est particulière à la ville de Trois-Rivières. Par la suite, les promoteurs immobiliers et les spéculateurs trouveront une solution plus expéditive à la pénurie de logements. Certaines rues seront littéralement bordées d'immeubles d'habitation de trois ou quatre étages, sans aucune marge de recul et n'offrant que la ruelle comme terrain de jeux.

Depuis quelques années, la ville troque une vocation à prépondérance industrielle (face au parc industriel de Bécancour) pour un rôle de centre de commerce et de services. Ainsi plusieurs anciennes usines ont été fermées et rasées. La démolition injustifiée des installations de la *Wabasso Cotton* (que l'on remplacera par une épicerie Super Carnaval) marque une étape importante de cette transformation². Pour l'instant ce sont les installations industrielles qui sont menacées; plus tard ce seront les quartiers ouvriers qui subiront les pressions des promoteurs immobiliers. Toutefois, pour qui veut

Évolution du territoire urbain, 1852-1979. (photo tirée de *Trois-Rivières illustrée*, p.74; S. Marchand)

être attentif au paysage architectural de la ville de Trois-Rivières, il est encore possible d'y déceler quelques témoignages de plus de trois siècles d'histoire.

1)NDLR: sur la revitalisation du centre-ville de Trois-Rivières, voir: *Continuité*, n° 27, printemps 1985, p. 36.

2)NDLR: voir *La Wabasso de Trois-Rivières*, *Continuité*, n° 34, hiver 1987, p. 47.

Alain Gamelin

Historien et président de la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières.